

## APPRENDRE ET ENSEIGNER : PLAIDOYER POUR UN PLAISIR PARTAGÉ

### OU COMMENT CRÉER UNE RÉELLE ERGONOMIE COGNITIVE ?

Par Olivier BERNARD

Les lectrices et lecteurs pourraient légitimement s'interroger sur l'opportunité de parution d'un texte traitant de pédagogie sans se limiter aux seuls enseignants... Il s'agit d'une prise de position délibérée de l'auteur : **la pédagogie, le rapport à l'autre, l'altérité relationnelle, le transfert de connaissances ne sont pas (n'ont jamais été) des domaines réservés aux seuls enseignants.**

Cet article s'adresse à la femme, comme à l'homme ; au parent comme au professeur, aux membres des équipes comme à leurs cadres. En effet : on apporte peu à l'autre, on l'aide à concrétiser ce dont il est lui-même porteur... On doit réaliser que sage-femme, enseignant et personnel d'encadrement ont une fonction similaire : faire naître dans le monde réel ce que l'autre porte en lui « être maïeute ». La maïeutique est une science que nous partageons, les sages-femmes en tant qu'accoucheuses de vie et les cadres et enseignants, en tant qu'accoucheurs de connaissances. Il y a 2500 ans Socrate disait « Je fais le même travail que maman », elle était sage-femme et lui deviendra pédagogue...



On se préoccupe du bien-être physique, on étudie doctement les postures de travail, l'ergonomie est devenue une science très tendance, mais il reste à franchir son implication dans le domaine des apprentissages, c'est la raison du sous-titre de cet article :

« Comment créer une réelle ergonomie cognitive ? »

L'ergonomie cognitive est l'étude de la posture intellectuelle qui permet l'enrichissement sans souffrances ni séquelles et elle reste à créer, tant on a confondu posture et imposture sans même s'interroger sur leur proximité sémantique. Cependant, comme tout progrès vers le plaisir d'apprendre est parfois ressenti comme une démission de l'appareil éducatif, je ne veux pas prouver, je veux juste plaider. La technique et les avancées culturelles ont permis de déjouer l'anathème biblique « Tu accoucheras dans la douleur... », je lutte pour une « Périodure éducative » qui permette à l'enfant comme à l'adulte d'apprendre et d'accoucher de ses propres connaissances sans souffrance ni traumatisme.

Il faut d'abord fixer le cadre du travail : une des bases de la réflexion est la distinction encore trop floue entre « pédagogie » et « andragogie ». La pédagogie, comme son nom l'indique s'applique à former les enfants. Il serait illusoire et vain de croire que ce qui marche (petitement) dans la relation entre l'adulte et l'enfant soit transposable de façon identique dans la relation adulte à adulte!. Ainsi l'andragogie, enseignement en direction des adultes demande

une approche originale, à la fois nourrie de la pédagogie et structurée différemment pour une réelle prise en compte de l'autre dans ses différences.

Nos amis d'outre Manche ont bien posé la problématique en différenciant linguistiquement le verbe « apprendre ». Il distinguent « to learn », démarche de l'apprenant vers la connaissance de « to teach », technique de transmission de l'enseignant vers l'enseigné. C'est de l'échange entre ces deux courants interactifs que naît l'éducation (rappelons l'étymologie d'éduquer, du latin « ex ducere », conduire à l'extérieur : éduquer c'est « faire sortir », « libérer », « élargir », « faire découvrir un ailleurs »).

Nous ressentons tous que « to learn » et « to teach » sont intimement mêlés dans l'enrichissement mutuel, le philosophe Paul Ricoeur affirmait qu'« en contribuant à l'accomplissement du projet de l'enseigné, l'enseignant (...) reçoit permission de continuer sa démarche de connaissance ».

**Eduquer, c'est s'impliquer dans l'altérité**, il est alors indispensable de connaître son interlocuteur (d'ailleurs « connaître » et « co-naître » n'est-ce pas « naître ensemble » ?, encore une référence qui rapproche sage-femme et pédagogue !) et le visionnaire que fut Baden Powel (lui aussi confronté à la formation de jeunes en situation de révolte et de rejet) affirmait en substance « Si tu veux apprendre l'anglais à John, apprends à bien connaître John et quelques rudiments de grammaire anglaise ne seront par superflus »... Est-ce à dire que le contenu est moins important que la relation ?, c'est un pas à franchir qui mérite qu'on se pose la question. Si on accepte que « connaître » demande de « naître ensemble », il faut aller plus loin et accepter que « connaître » n'est que partiel tant qu'on n'atteint pas le « reconnaître ».

Remarquons que tous les conflits sont avant tout des manques de « reconnaissance » (CPE, banlieues, combats syndicaux ou coordinations), l'individu désire être « connu » certes, mais sa véritable quête vise à être « reconnu » : être identifié ne suffit plus, l'individu veut être pris en compte dans ses spécificités !.



**En 1921, Adolphe Ferrière, pédagogue atypique et novateur**, injustement oublié, cofondateur de la Ligue Internationale pour les Ecoles Nouvelles écrivait « l'enfant aime la nature, on le parque dans des salles closes, (...) il aime bouger, on l'oblige à se tenir immobile, il aime manier des objets, on le met en contact avec des idées, il aime se servir de ses mains, on ne met en jeu que son cerveau, il aime parler, on le contraint au silence, il veut raisonner, on le fait mémoriser,.... ». Terrible réquisitoire qui n'a pas vraiment vieilli : l'école que nous avons vécue, celle qui forme nos enfants, celle dans laquelle peut-être nous enseignons, se déroule encore majoritairement en salle, en amphi, avec peu de pratiques de terrain et de périodes en entreprise, dans une réception unilatérale des savoirs, une démarche favorisant le maniement des concepts, dans un silence pesant que nous pensons respectueux et un appui sur la mémorisation laissant peu de place au raisonnement.

**Nous faisons partiellement fausse route !** il faut réinventer ou systématiser les interactions afin de permettre cet enrichissement mutuel qui nous fait réaliser qu'apprendre et enseigner forment un acte paritaire et non une simple réception de savoirs.

Pour comprendre un phénomène, il est souvent facilitant de traquer les mots employés pour leur rendre leur pleine acception. Prenons par exemple le mot « récréation », ce moment de détente entre deux séquences d'apprentissage à l'école primaire ; il suffit de le lire pour ce qu'il est : une « re – création ». Un moment dévolu à la restructuration de l'enfant qui va profiter de ce temps pour quitter la sphère cognitive et plonger dans la socialisation. Durant ce moment d'autonomie l'enfant va quitter le domaine de l'apprentissage hiérarchique (via le professeur des écoles) pour expérimenter l'apprentissage par ses pairs (via les autres enfants)... En formation d'adultes, les formateurs parlent de « pause » mais bien des apprenants, adaptant leur orthographe à leur compréhension du mot l'écrivent « pose ». Quand une fissure apparaît dans la relation enseignant / enseigné, avant de s'émouvoir ou de se torturer, pensons que la langue française nous rappelle qu'un « malentendu » n'est peut-être qu'un « mal – entendu » et que répéter / reformuler suffit dans bien des cas à lever les ambiguïtés.

**Pour cela, il faut redonner toute sa place à la parole, aux échanges et ce n'est pas le cas dans nos organisations :** l'école s'appuie sur un paradoxe cruel : toutes classes et niveaux confondus, l'apprenant consacre 80% du temps d'apprentissage à dominer l'écrit (lire, écrire, rédiger...) qui ne représentera que 20% du temps professionnel, mais ne consacre que 20% de la durée des apprentissages à étudier ce qui pèsera pour 80% dans sa vie professionnelle (écouter et parler, négocier, convaincre, rassurer, échanger, débattre...).

En outre, les adultes ont à intégrer une différence essentielle dans l'apprentissage : nous avons été formés à chercher l'information, là où les jeunes doivent être formés à la traiter car si nous étions confrontés au manque d'information. Nos enfants sont eux impliqués dans la gestion d'une pléthore d'informations qui confine à la désinformation. Ce n'est pas le seul hiatus dans l'appréhension du monde car une autre différence essentielle entre les générations repose dans le rapport à l'image : les adultes ont été confrontés à la lecture (livres, revues), les jeunes baignent dans l'image (Console de jeux, télévision, Internet, voyages...)...

Cependant nous avons appris à lire et évaluer les textes, nos jeunes n'ont pas reçu d'apport sur la lecture de l'image, sa sémiologie et l'évaluation de son impact. Cette différence de préparation est source de conflit : peut-on demander du recul, de la distance sans avoir pris le temps d'élaborer et d'enseigner des outils spécifiques pour ces nouveaux modes d'appréhension du réel ?



Au coeur de la problématique il y a cette question centrale que les parents, comme les enseignants hésitent à se poser : « apprendre peut-il s'apprendre ? ». Accompagner son enfant sur le chemin de la connaissance ou s'impliquer dans l'ingénierie pédagogique suppose de

répondre affirmativement à cette question. Il reste que cette compétence d'apprentissage suppose une répartition équitable des rôles entre un « vouloir / pouvoir donner » et un « vouloir / pouvoir prendre », déclencher chez l'autre un réflexe d'appétence de savoirs pour qu'il réalise dans l'immédiateté le retour sur investissement. Considéré ainsi, l'enseignement n'est plus inégalitaire et passif (du professeur qui apporte, à l'enfant qui reçoit) mais devient paritaire et interactif (la méthode proposée par l'un est enrichie par les expériences partagées et analysées).

Une certitude : les personnes qui claironnent que « le niveau des élèves ou des étudiants baisse » formulent une énormité... **Jamais les jeunes n'ont été aussi ouverts, aussi informés, aussi documentés sur de multiples sujets.** Certes il leur manque bien des repères (chronologiques, historiques, sociologiques, sémantiques, psychologiques, docimologiques) pour rendre efficaces leurs savoirs mais c'est à nous les adultes d'accepter de quitter un rôle « d'apporteur de connaissances » pour un rôle infiniment plus créatif de « méthodologue » : mettre en forme et en harmonie les savoirs réels mais épars de nos enfants. Contrairement aux idées reçues, les jeunes sont (re)devenus de vrais lecteurs : rapides, efficaces et sélectifs, ils le doivent au rapport quotidien à l'Internet et à la lecture sur écran. Cette exigence de lecture rapide et de choix immédiats dans une pléthore d'informations leur confère un net avantage par rapport à nous : émettre des hypothèses de recherche quasi-immédiates et savoir opérer des choix rapides et pourtant féconds.

Une autre idée reçue est à combattre ; **les jeunes ne sont pas plus (ni moins) mal élevés que ce que nous étions...** Pour s'en convaincre il faut ne pas mélanger deux notions trop souvent confondues : l'impertinence et le manque d'éducation... Il est hautement souhaitable que nos élèves, étudiants ou membres de nos équipes soient impertinents car l'impertinence n'est en aucun cas une transgression du code ou de l'autorité (on ne peut être impertinent que si on est pertinent) en s'autorisant à interroger le responsable ou l'institution sur ce qu'il ne maîtrise pas encore. L'impertinence c'est le « poil à gratter » dont toute organisation a besoin pour ne pas faire du « sur place ».

Osons rappeler qu'une pierre « polie » est trop lisse, qu'un étudiant ou un cadre trop « poli » manque de relief, que notre société a besoin de citoyens actifs et réactifs. Nos apprenants, décideurs de demain doivent être capables de s'opposer sans transgresser les règles comportementales en usage dans l'organisation mais aussi sans « courber l'échine » ni « être écrasés » au risque de ressentir le mal du siècle : « la lombalgie » qui nous fait croire que nous avons mal au dos alors que c'est à la hiérarchie que nous avons mal !



L'enfant a appris par le jeu, il est nécessaire que nous nous appuyons sur ce mode d'apprentissage et si l'adulte a substitué des « enjeux » à ce que furent ses « jeux », la racine étymologique commune rappelle que le mode opératoire est similaire. Une des entrées

possibles pour éclairer le propos est de rappeler que le ludique est au cœur de l'apprentissage heureux et qu'à ce titre le champ sémantique du mot « jeu » permet bien des rapprochements : l'adulte (qu'il se souvienne ou non qu'il fut enfant) puisse force et méthodes dans les « enjeux » pour structurer son « je »... On peut même s'autoriser un regard sur une acception du mot « jeu » dans l'industrie « ce qui permet le fonctionnement sans heurt »... Dans l'apprentissage, c'est le ludique qui autorise le « jeu ». Enfin pour couronner le tout, les relations humaines créatives supposent que tout se déroule « enjoy ». Décidément le rapprochement « jeu / je / enjeux / enjoy » permet en un seul champ sémantique de faire le tour du management personnel.

Le système éducatif a commencé à dérapier et produire de l'échec quand les enseignants ont confondu « sérieux » et « lugubre », le jour où le défi a été remplacé par la menace. En effet nos capacités cognitives sont stimulées par des « challenges » mais bloquées par la peur. Pour comprendre cela et militer pour un apprentissage vécu dans la joie et le défi, il faut se reporter aux études les plus contemporaines sur le « cerveau triune ».

Nos trois cerveaux en interactivité constante permettent une prise en compte complète des notions. Comprendre que le néocortex ne peut travailler seul sans l'appui des cerveaux limbiques et reptiliens, respectivement sièges des émotions et des comportements stéréotypés. Je ne veux pas m'attarder sur cet aspect mais il me paraît indispensable que tout enseignant (et tout parent) se penche sérieusement sur ce sujet. C'est à ce prix qu'on est en mesure de réaliser la chaîne de réussite de l'ingénierie des apprentissages (savoirs + savoir-faire + intelligence émotionnelle) en retenant l'étonnant lien étymologique entre « mouvoir » = faire bouger, « émouvoir » = faire ressentir et « promouvoir » = faire grandir !

**Notre langue est un organisme vivant et si les mots sont liés sémantiquement, ils le sont aussi pédagogiquement.**

Pour ne pas être caricatural, il ne faut pas penser qu'apprendre est chose facile, non, deux notions sont encore à explorer : l'appréhension (des contenus) et le conflit (cognitif)...

Puisque l'on sait que la peur bloque, évitons la menace en lui substituant l'inquiétude (être inquiet, c'est ne pas être quiet, ne pas être atone) et ainsi on permettra « l'appréhension », terme puissant qui porte en lui deux acceptions : « appréhender » c'est à la fois « comprendre » et « craindre ». Ce mot résume deux attitudes complémentaires : intégrer des notions et développer un système de vigilance et de défense. De même, le conflit d'apprentissage (appelé souvent « sociocognitif ») n'est pas à imaginer comme un heurt ou une zone dangereuse mais bien plutôt comme le suggère l'étymologie du mot, la rencontre (conflit et confluent) entre deux idées ou positions qui, à l'instar de deux cours d'eau qui se rejoignent, créent des vagues et des remous avant de s'unir en s'associant et en se renforçant.



Pour autant, les modifications pour être fécondes doivent être raisonnablement mesurées, c'est la phase indispensable que je résume dans la formule « **évaluer pour évoluer** ». Une voyelle change le monde, on ne peut évoluer sans procéder à des évaluations régulières (attention toutefois de ne pas confondre évaluation avec contrôle, examen,...).

L'évaluation riche est la mesure des écarts en pédagogie de la réussite entre un point de départ, une définition claire des critères de réussite et un objectif identifié. A ce titre, la langue dit encore tout d'elle-même en utilisant le mot « apprécier » qui recouvre deux idées corrélées : « mesurer » mais aussi « aimer »... Apprécier un résultat est tout à la fois le mesurer et indiquer ce qu'il nous a apporté.

Tout ce qui précède n'a pour but que de nous sensibiliser au travail conjoint que nous devons (enseignants, parents, personnel médical...) entamer ou parfaire pour désenclaver les apprentissages d'un ressenti négatif qui stérilise les efforts des apprenants et culpabilise les enseignants...

Oui, enseigner et apprendre sont enrichissements mutuels, sources d'échanges et de joies partagées. Ce sont les contacts inter personnels, inter catégoriels et inter intergénérationnels qui font perdurer les liens de transfert et de créativité. Travailler entre soi (au même niveau d'études, avec des semblables, entre pairs), c'est se cloner, se reproduire sans évoluer alors qu'il n'existe qu'une seule constante: le changement. Effectivement des progrès sont réalisables, ils sont mêmes aisés, en se rappelant que modifier n'est pas renier, c'est parfaire ! Par une simple analyse des données cognitives, en s'appuyant sur un regard un peu neuf, on peut améliorer rapidement et fortement le confort d'apprentissage de tous, la (re) connaissance de chacun et donc la réussite cognitive.